

# Accueil des réfugiés : la solidarité en acte au

Avec l'accord de la ville, la Ligue de l'enseignement de Paris a accueilli, au centre d'animation Louis Lumière, 65 réfugiés syriens et irakiens le 11 septembre dernier. Depuis, la vie s'organise autour des animations et des cours de français mis en place. Un accompagnement à imaginer au quotidien, dans l'attente d'une décision de la préfecture synonyme pour eux de nouveau départ.

C'est une étape. Une de plus sur la longue route qu'il a déjà parcourue pour arriver jusqu'ici et qui le mène vers une destination dont il ignore encore le nom. Quelque part en France. En sécurité. Loin de Bagdad, qu'il a quittée cet été pour fuir la guerre et les menaces. En bateau, en train, à pied et enfin en bus, Mohamed, 35 ans, a traversé toute l'Europe pendant trois longues semaines pour rejoindre Paris. Son frère, dont il reçoit régulièrement des nouvelles par téléphone, se trouve toujours sur la route, entre l'Autriche et l'Allemagne. En attendant de le retrouver, bientôt espère-t-il, Mohamed se repose et découvre quelques-uns des lieux emblématiques de la capitale. « Je suis allé à la tour Eiffel, au jardin du Luxembourg, à Notre-Dame, à l'Institut du monde arabe », énumère-t-il dans le hall d'accueil du centre d'animation Louis Lumière. « Au début, c'était très difficile. La langue est encore une barrière mais je m'adapte petit à petit et je me sens à l'aise ici, c'est le plus important. »

Le centre d'animation Louis Lumière est un équipement de la ville géré par la Ligue de l'enseignement de Paris. Début septembre, alors que l'Allemagne devait faire face à une arrivée massive de migrants sur son territoire, il a été l'un des sept centres réquisitionnés dans la capitale et les Hauts-de-Seine pour en accueillir une partie ; soit environ 520 personnes. C'est ainsi que 65 Irakiens et Syriens sont arrivés au centre Louis Lumière le 11 septembre en début d'après-midi. Des familles, des hommes seuls, des mineurs isolés aussi, épuisés par le voyage en car depuis Munich et les semaines précédentes. « C'était un moment très fort et émouvant. J'ai eu l'impression

quelque part de vivre une page de l'Histoire », témoigne Sophie Poupinel, la responsable de l'hébergement du centre.

« Au début, c'était très difficile. La langue est encore une barrière mais je m'adapte petit à petit et je me sens à l'aise ici, c'est le plus important. »  
Mohamed

## UNE SITUATION EXCEPTIONNELLE

Habituellement, ce sont les élèves issus des classes de découvertes et des personnes de passage qui fréquentent les quinze chambres situées à l'étage du bâtiment. Alors, pour faire face à cette situation inédite et répondre à des besoins particuliers, il a fallu s'organiser dans l'urgence : acheter des lits pour les bébés, faire venir des grands frigos pour la cuisine, du matériel divers. Et prendre le téléphone pour annoncer à tous ceux qui avaient déjà réservé une ou plusieurs nuits sur le site qu'ils ne pourraient finalement plus y séjourner compte tenu de l'urgence humanitaire. En tous cas, jusqu'au 31 décembre, le temps de trouver aux migrants, auxquels le statut de réfugié a été délivré en un temps record, un logement en région, de manière pérenne. D'un jour à l'autre, sur proposition de la préfecture, ils devront à nouveau plier leurs bagages et prendre un nouveau départ. L'ultime, avant d'essayer de reconstruire une vie ordinaire dans une autre région.

La première famille est ainsi partie le 9 octobre dans la banlieue toulousaine, où elle s'est installée dans une petite maison avec un jardin. La veille du



© Thomas Dusseau

départ, Sophie, la responsable de l'hébergement, leur a montré des images de Toulouse sur Internet en leur expliquant pourquoi on la surnomme « la Ville Rose ». Au moment de partir, le lendemain, chacun contenait difficilement son émotion, raconte-t-elle : « Ils étaient contents parce qu'ils ont senti que les choses avançaient pour eux, et à la fois, ils étaient tristes de nous quitter. Ils sont tous très reconnaissants. Je pense qu'ils sentent l'attention bienveillante qu'on leur porte même si on aimerait toujours faire mieux ou plus. » Quelques jours plus tard, alors qu'un petit groupe s'est formé au rez-de-chaussée du centre, Mohamed en profite pour partager les nouvelles qu'il a reçues de Toulouse. Ses amis lui ont notamment raconté que la vie y est plus chère qu'à Paris, ce dont s'étonne l'une des personnes du groupe, qui atteste même le contraire.

Déjà inquiet pour sa fille qui a dû être hospitalisée suite à des problèmes gastriques, un père attend son fils, lui aussi malade pendant la nuit, pour aller consulter un médecin. Journaliste, spécialiste de Daesh, Mohamad raconte qu'il s'est rachaté un ordinateur après être arrivé à Paris. Mohamed, qui était graphiste en Irak, où vit encore une partie de sa famille. Samer, qui porte un t-shirt avec une photo du sommet de l'Empire State Building à New York, a quant à lui une mine fatiguée

et évoque des souvenirs douloureux suite à la longue traversée de l'Europe. Dans ce contexte pesant et plein d'incertitudes, Issam apporte à son tour une certaine légèreté en tentant de faire deviner avec de grands gestes les différents métiers qu'il exerçait à Damas. Chaque jour, c'est lui qui emmène à pied les enfants à l'école, dont Maya et Mohamed, ses jumeaux de 6 ans. « Feu rouge, tu t'arrêtes, vert tu peux y aller », rappelle-t-il sur un ton amusant pour montrer les progrès qu'il accomplit en français.

## SCOLARISÉS ET CONNECTÉS

Rapidement après leur arrivée, les quatorze enfants et adolescents accueillis au centre ont été scolarisés à la demande de la Ligue de l'enseignement de Paris. Celle-ci est passée par le dispositif de l'Éducation nationale : le Centre académique pour la scolarisation des nouveaux arrivants et des enfants du voyage (Casnav). De son côté, Solidarité Laïque a offert à chaque enfant un cartable équipé de petites fournitures scolaires. Les enfants et adolescents ont donc intégré les établissements du 20<sup>e</sup> arrondissement de la capitale : à l'école maternelle, dans des classes spécialisées pour les primo-arrivants (UPE2A) en élémentaire, au collège, et au lycée pour Amjad, 16 ans. Originaire de Deir ez-Zor, à l'est de la Syrie ; il est l'un des mi-

neurs isolés du groupe. Très discret, casque sur les oreilles, cet après-midi il ne lâche pas son smartphone des mains dont la connexion wifi lui permet de suivre un journal télévisé et de traduire des phrases de l'arabe au français pour partager les dernières informations. Assis à l'une des tables de la grande pièce de vie qui leur est mise à disposition à l'étage, où ils prennent notamment leurs repas, deux jeunes réfugiés ont eux aussi les yeux rivés sur leurs écrans et les réseaux sociaux. Une façon de prendre des nouvelles de leurs proches restés au pays et de se divertir.

« Solidarité Laïque a offert à chaque enfant un cartable équipé de petites fournitures scolaires. »

Le 3 octobre, Amjad était l'un des jeunes volontaires pour acheter toutes les fournitures scolaires nécessaires, dans un grand centre commercial de la porte de Montreuil. Une sortie « rocambolesque », raconte Gabrielle, une étudiante en commerce actuellement en service civique au Théâtre de Verre, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Juste à côté du lycée Jean Quarré, un établissement désaffecté et insa-

# centre d'animation Louis Lumière

lubre dans lequel s'étaient installés plus de 1 300 migrants cet été. Avant leur évacuation, fin octobre, Gabrielle avait pris l'habitude de les rencontrer sur un chemin commun situé entre cette association dans laquelle elle s'investit et le lycée. Elle a notamment été témoin, sensible mais impuissante, d'une situation sanitaire préoccupante. Alors, quand elle a eu connaissance de l'appel aux volontaires lancé par la fédération parisienne de la Ligue de l'enseignement pour s'investir bénévolement au centre d'animation Louis Lumière, Gabrielle s'est dit que son engagement y aurait plus de sens.

Ainsi s'est-elle retrouvée avec plusieurs centaines d'euros dans la poche pour aller acheter les cartables, cahiers, stylos, et les mêmes agendas « Où est Charlie ? ». « On est resté deux heures dans le même rayon, c'était très fatigant ! » Le but n'était pas de faire les courses à la place des jeunes pour gagner du temps mais au contraire de les impliquer. Une mission pas si évidente lorsque l'on ne parle pas la même langue et que les enfants ne maîtrisent pas l'anglais aussi bien que certains de leurs parents. « À chaque fois, je mimais les différents objets. C'était très drôle, les personnes autour de nous se demandaient vraiment ce qu'on faisait », témoigne Gabrielle, qui avait également accompagné un groupe de réfugiés lors d'une sortie au parc des Buttes-Chaumont. Depuis, elle n'a pas pu s'investir davantage afin de se consacrer à son mémoire de fin d'études. Elle reviendra s'impliquer, a-t-elle toutefois annoncé.

## UN RÉSEAU ASSOCIATIF MOBILISÉ

En attendant, la vie continue au centre d'animation Louis Lumière, où la présence des réfugiés n'empêche pas les habitants du quartier et le public habituel de franchir les portes pour participer aux différentes activités qu'ils suivent en temps normal. « C'est tout l'enjeu. Notre quotidien ne s'arrête pas parce que l'on accueille des réfugiés. On se mobilise, on surinvestit cette question-là mais on continue le travail qui est engagé tout le reste du

temps », explique Cécile Sajas, la coordinatrice du dispositif. Pour signaler leur présence et susciter la curiosité, deux grandes feuilles blanches ont même été collées sur les vitres des deux portes battantes, à l'entrée. Avec cette inscription en arabe, écrite en gros au feutre noir sur l'une d'elles : « Bienvenue aux réfugiés. »

Ici, chacun est libre de ses mouvements. De passer la journée à l'extérieur, et de découvrir Paris de manière autonome, ou de participer aux différentes activités proposées par le centre au gré des attentes formulées par les réfugiés et de ce qu'il s'entend dans les couloirs. « C'est la capacité d'adaptation », résume Cécile Sajas. Et la force de l'équipe de Louis Lumière, qui peut s'appuyer sur son expérience dans le domaine de l'animation et sur le vaste réseau d'associations affiliées à la Ligue de l'enseignement de Paris pour organiser la mobilisation. « Ce qui est important dans cette situation, c'est de s'entourer de gens dont c'est les compétences d'accueillir des réfugiés parce que c'est un public avec des problématiques et des attentions particulières. C'est essentiel. Nous, il faut que l'on soit là en complémentarité avec notre savoir-faire éducatif et culturel », explique-t-elle. Fondée en 2004 pour venir en aide aux réfugiés syriens, l'association Revivre était ainsi intervenue dans cette logique lors du premier accueil des réfugiés, en septembre.

« Pour organiser la mobilisation, l'équipe de Louis Lumière a pu s'appuyer sur son expérience en matière d'animation et sur son vaste réseau d'associations affiliées à la Ligue de l'enseignement de Paris. »

Alors qu'une vingtaine de bénévoles ont répondu à l'appel de la Ligue de l'enseignement de Paris, comme Gabrielle, chacun mobilise ses ressources et ses compétences. À l'image d'Agathe, la directrice adjointe du centre, qui a proposé de mettre en place un atelier autour de l'emploi et de la présentation d'un CV, après avoir fait la même chose dans un autre contexte. Ou d'Assia, une chorégraphe venue animer une séance de danse orientale. Des films et des dessins animés ont également été projetés, des initiations au roller proposées aux enfants, ou encore des sorties organisées dans les bibliothèques et les médiathèques de la ville avec lesquelles travaille le centre tout au long de l'année. Sans oublier les visites dans Paris, comme au musée du Louvre. « Le but, ce n'est pas seulement de faire une visite pour la visite, mais de travailler un parcours sensible, intelligent, qui ait du sens et qui leur corresponde », explique Cécile Sajas. « Dans le groupe, certains se débrouillent tout seuls, alors que d'autres sont hyper demandeurs. Il faut donc qu'on travaille un planning mais tout en développant le sens de l'autonomie derrière. C'est très important, parce qu'on ne sera pas éternellement présent. »

## GUIDÉS PAR « LE BON SENS »

L'apprentissage du français est donc une étape essentielle. Arrivé à Paris avec son fils de 9 ans, Rateb avait déjà des bases et s'exprime déjà correctement. Si bien qu'il espère pouvoir trouver du travail rapidement, dans les cuisines d'un restaurant, imagine-t-il par exemple. Mais la plupart des réfugiés n'en sont pas encore là et ne maîtrisent pas la langue. Dès lors, des cours ont été mis en place avec une répartition par niveaux, chaque groupe se réunissant deux fois deux heures par semaine.

Cet après-midi, dans la salle « Forum » située au sous-sol du centre, sept élèves installés autour d'une grande table travaillent à l'oral sur la présentation de l'état civil. « Quel est ton prénom ? » demande l'une des deux professeurs à l'un d'eux, avant de se désigner du doigt et d'insister sur chaque syllabe pour montrer l'exemple : « Mon pré-nom est So-nia. » Tour à tour, les réfugiés répondent à la question, sans aucune hésitation. « Oh là là, c'est super, franchement ! », les encourage Valérie, l'enseignante détachée par l'Éducation nationale et qui forme un binôme avec Sonia, présente bénévole-

ment. « Ils sont hyper motivés. On a pris le parti d'aller à des choses très pratiques comme décliner son identité ou exprimer ses besoins. Ils doivent se débrouiller très vite, on fait avec notre bon sens », explique-t-elle.

À l'étage, c'est également l'heure de sortir les agendas et de faire les devoirs pour les écoliers, avec l'aide de Marine-Jade, une autre volontaire. Issam et sa femme en profitent pour se retrouver quelques instants à une table, avant de participer, à leur tour, à une séance d'échanges en français. Un peu plus tôt, la nouvelle est tombée : les cinq membres d'une deuxième famille quitteront le centre Louis Lumière à la fin de semaine. Le début d'une nouvelle vie. Pour eux, elle s'écrira à Nancy, en Lorraine.

• Thomas Dusseau



▲ Marine-Jade, volontaire, fait la classe à quelques jeunes élèves.